

La démocratie cauchemar

Welcome to New York d'Abel Ferrara

Nicolas Klotz

Entre la bande dessinée et le cinéma

Number 170, December 2014, January 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73268ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Klotz, N. (2014). Review of [La démocratie cauchemar / *Welcome to New York* d'Abel Ferrara]. *24 images*, (170), 52–53.

La démocratie cauchemar

par Nicolas Klotz *

Welcome to New York d'Abel Ferrara



JUNE PROJECT PHOTO NICOLE RIVELLI PHOTOGRAPHIE © 2013

Après les chambres d'hôtels de luxe new-yorkais que fréquentent beaucoup d'hommes d'affaires, d'hommes politiques, d'acteurs de cinéma, de présentateurs de télévision, de stars du monde médiatique ; la prison. Après les call-girls qui débarquent dans la nuit et repartent à l'aube, qui errent dans les couloirs, entrent et sortent des luxueuses voitures ; la police, les gardiens de prison. Après les scènes de sexe burlesques où Gérard Depardieu expose son corps, sa lourdeur, aux corps souples, liquides, de ces filles de la nuit ; les voyous. En une vingtaine de minutes, on chute des hauteurs toutes puissantes du pouvoir, du fric mondialisé, des secrétaires mannequins, à une cellule de prison. De la lumière spectrale, funèbre, jet-set numérisée, à cette cellule en pierre. Trois murs derrière des barreaux, à l'intérieur de laquelle Depardieu, complètement sonné, est toisé par un groupe de jeunes délinquants noirs.

En une vingtaine de minutes, on se retrouve là, avec les images qu'on a

tous vues de DSK dans la tête. Celles qui ont fait des millions de fois le tour du monde, des sites internet, des magazines : DSK dans son imperméable, le visage hagard, en plein cauchemar. Ces images qui ont rapporté des millions à l'industrie médiatique, sonnante le glas de la carrière politique et de la vie privée de DSK. La décapitation en direct du directeur du Fond Monétaire International qui a arrangé les affaires de pas mal de personnes. Obscénité viscérale du magma médiatico-politique devenu le cauchemar de la démocratie. La démocratie cauchemar.

Sauf qu'ici, à cet instant, on assiste à quelque chose qui échappe enfin et radicalement, à ce qu'on a vu. On assiste à un moment de cinéma exceptionnel. Une dizaine d'hommes dans une cellule de prison qui se tournent autour, rodant comme des fauves arrogants prêts à s'entre-tuer. Et malgré la prison, la présence policière, leurs regards sont comme des flingues. Une dizaine de délinquants noirs, immigrants, toutes les banlieues du

monde, parmi lesquelles Depardieu se déplace comme eux, hanté par cette fellation qu'il vient d'imposer à l'une des leurs.

On pense alors à cette phrase ahurissante prononcée par Jérôme Cahuzac à la télévision juste avant que n'éclate le scandale qui le décapitera à son tour : *la lutte des classes, c'est terminé*. Dans cette scène quasi-documentaire, Depardieu et Ferrara nous montrent non seulement qu'elle n'est pas terminée, mais qu'elle est devenue planétaire, massivement implacable, prête à nous exploser à la gueule. L'unique horizon réel pour des milliards de personnes. Cette phrase hallucinante, opium distribué généreusement par ceux-là même qui s'enrichissent comme des porcs sur le dos, la vie, la misère de ceux qui subissent celle-ci chaque jour, est peut-être le véritable sujet du film de Ferrara.

Et on mettra en face de cette phrase svelte, toute en élégance assassine, susurrée de manière quasi amicale, par l'élégant futur ministre du budget d'un gouvernement socialiste, le corps démesurément

réel de Gérard Depardieu. Ce corps autour duquel tourne le film entier : l'anti-trou noir du corps de Jérôme Cahuzac. L'anti-trou noir du corps politique dans son ensemble. Y compris ceux des mannequins du Front National. On se souviendra aussi de l'opprobre que le film avait soulevé pendant quelques jours dans la galaxie médiatique au moment de sa sortie sur internet pendant le festival de Cannes. Du corps de Depardieu « filmé comme un porc ». Des articles écrits pour tuer le film dans l'œuf et éjecter Ferrara de la sphère cinéma.

Il y a une blessure DSK. Une entaille profonde dans la vie d'un homme, d'une femme de chambre noire, de toutes les personnes que le scandale a englouties, et dans la politique en général. En cinéaste new-yorkais, dans la pure tradition du cinéma indépendant américain, Ferrara a fait un film sur cette blessure quasi-shakespearienne. Il a eu l'intelligence d'éloigner, d'ignorer les médias, si

présents dans le scandale. Les accélérateurs et les moteurs du scandale. Pour se concentrer sur l'humain qui, par nature, leur échappera toujours. Pour filmer les vérités humaines, il faut de l'intime, de la durée, de la sensibilité, du travail. Il faut Pasolini, Godard, il faut le cinéma. Il faut le visage de Depardieu dans l'imperméable de DSK, sur lequel on devine, malgré le cauchemar et la violence du scandale, la proximité amicale que l'ex-directeur du FMI entretenait avec ses propres gouffres.

Welcome to New York est un film ultra contemporain, aux antipodes des films *twists* qui ravissent ceux qui veulent éteindre le monde pour briller à sa place. On pourrait parler des heures de la puissance massive du corps de l'acteur Depardieu. De son opacité et sa finesse. De Cassavetes, à qui le film rend hommage. Cassavetes dont Ferrara est le frère crépusculaire. Au Caravage qui hante les magnifiques séquences de prison où Depardieu expose sa nudité devant les

gardiens américains. À Baudelaire qui rôde sur les visages. À Jacqueline Bisset tout à fait magnifique en Anne Sinclair, si proche, si humaine. Cassavetes et Gena Rowlands. Bogart et Bacall. Sid and Nancy.

Le film de Ferrara, comme son précédent *4b44 Last Day on Earth*, vous laisse avec un sentiment de grande mélancolie. Le sentiment que ce cauchemar dans lequel nous sommes forcés de vivre n'a aucune issue, aucun avenir, aucune fin. Qu'il est là pour toujours. Changeant de nom, de corps, de futur, chaque instant. Effaçant les événements, les œuvres, les êtres humains. Étouffant le passé pour mieux anesthésier le présent. Comment vivre dans un monde financé et dominé par des trous noirs? 🇫🇷

Cinéaste français, Nicolas Klotz a notamment réalisé *La blessure*, *La question humaine* et *Low Life*, coréalisé avec Elisabeth Perceval.



CINÉMA > 274, RUE MICHAUD RIMOUSKI (QC)

PARALOEIL.COM > MÉMOIRES VIVES

